

Pierre Emonet. Pierre Canisius. *L'infatigable réformateur de l'Église d'Allemagne (1521-1597)*. Lessius, « Petite bibliothèque jésuite », 2020, 192 pages, 14 €.

Pascale Gruson

DANS **ÉTUDES 2021/1 Janvier**, PAGES XII À XII
ÉDITIONS **S.E.R.**

ISSN 0014-1941

DOI 10.3917/etu.4278.0115l

Date de mise en ligne : 07/01/2021

Article disponible en ligne à l'adresse

<https://shs.cairn.info/revue-etudes-2021-1-page-XII?lang=fr>



Découvrir le sommaire de ce numéro, suivre la revue par email, s'abonner...
Scannez ce QR Code pour accéder à la page de ce numéro sur Cairn.info.



Distribution électronique Cairn.info pour S.E.R..

Vous avez l'autorisation de reproduire cet article dans les limites des conditions d'utilisation de Cairn.info ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Détails et conditions sur [cairn.info/copyright](https://shs.cairn.info/copyright).

Sauf dispositions légales contraires, les usages numériques à des fins pédagogiques des présentes ressources sont soumises à l'autorisation de l'Éditeur ou, le cas échéant, de l'organisme de gestion collective habilité à cet effet. Il en est ainsi notamment en France avec le CFC qui est l'organisme agréé en la matière.

Camille de Toledo

Thésée, sa vie nouvelle

Verdier, « Jaune », 2020,
256 pages, 18,50 €.

■ Récit d'un effondrement de soi, jusqu'au point où la souffrance de vivre perce les murs de l'identité propre, de l'histoire et du temps, *Thésée, sa vie nouvelle* est une bouleversante quête de vérité, à l'opposé d'un mensonger « départ de zéro ». Le frère de Thésée s'est suicidé; sa mère meurt le jour anniversaire de ce suicide et, peu après, son père. Thésée fuit, en Allemagne, avec ses enfants, mais l'avenir se refuse à lui. Il doit, pour affronter des douleurs physiques aussi réelles qu'inexpliquées, s'engouffrer dans le labyrinthe d'un passé familial dont la méconnaissance a étouffé en lui la source du langage et durci la chair. L'histoire terrible de la famille de Camille de Toledo est jonchée de morts « à contretemps » (celle de l'enfant Oved qui voulait être « le premier roi juif de France ») ou littéralement impensables (la foule des Juifs assassinés). L'irrépressible désir d'avenir des survivants et de leurs descendants a fait de ces victimes silencieuses les monstres que Thésée-Camille combat à présent. Cette relecture de vie à la fois très originale et tout à fait dénuée d'artifices brille d'une beauté très sombre. Certains voudront se méfier de l'éclairage par la psychogénéalogie, qui laisse subsister

peu d'ombres. Mais ce récit, créateur d'une vie nouvelle où le corps et la langue relient puissamment aux autres et à la matière de la vie, va bien au-delà du compte-rendu d'une expérience personnelle de cette pratique. On entend, aussi, le procès de l'insatiable désir de croissance, de richesse et de réussite de la France des années 1960, incarnée par le grand-père de Thésée et le couple brillant de ses jeunes parents. Mensonge mortel. Le corps n'oublie ni le passé, fût-il « archaïque », ni l'avenir, fût-il menteur.

■ Agnès Mannoorettonil

Thibault de Montaignu

La grâce

Plon, 2020, 320 pages, 20 €.

■ C'est le récit d'une conversion. Celle du narrateur, celle de son oncle, celle de saint François. Leurs vies s'imbriquent comme des poupées gigognes: celle de l'oncle donne sens à l'errance du neveu, celle de François vient toutes les sublimer et les mène vers la grâce. Car c'est à cela que sont appelés ces personnages: la rencontre avec le sacré, la transformation de soi, l'abandon des fausses valeurs. La parabole du fils prodigue est la poupée au cœur de toutes les autres. Chacun voit ses erreurs, ses excès et ses abus pardonnés: ils n'étaient au fond que les expressions fausses d'une authentique quête d'absolu. Le cheminement d'une destinée

à une autre s'opère ainsi dans un récit linéaire et alerte: c'est l'oncle du narrateur, Christian, prêtre franciscain dont Thibault de Montaignu découvre qu'il a été homme de débauche jusqu'à sa conversion, qui constitue le cœur de cette méditation spirituelle sur le sens de nos existences. « Au milieu du chemin de ma vie », écrivait Dante: tel est le point nodal de chacun de ces récits, cette crise du milieu qui permet à certains de s'abandonner à croire. Mais le livre ne s'arrête pas là: il suit l'oncle Christian, au-delà de sa conversion et de ses vœux, dans les méandres et difficultés de son sacerdoce; il suit François face au dévoiement de son ordre; il suit le narrateur qui, d'une dépression à une retraite, se trouve lui-même en retrouvant son oncle et en rencontrant Dieu. Montaignu n'élude pas les obstacles et difficultés qu'il y a, en ce début de XXI^e siècle, à revenir à l'Église. Sa prose habitée, maîtrisée, belle car tombant juste, élève son lecteur dans ses interrogations sur la place à accorder à la foi, au culte et, par-dessus tout, à la grâce.

■ Élodie Pinel

Mathias Énard

Le banquet annuel de la Confrérie des fossoyeurs

Actes Sud, 2020, 432 pages, 22,50 €.

■ Mathias Énard nous avait habitués, dans ses précédents

romans (*Zone*, Actes Sud, 2008, ou *Boussole*, Actes Sud, 2015), à de tumultueux parcours dans des parties tourmentées du monde, les Balkans ou le Moyen-Orient. Le présent roman, au contraire, se déroule entièrement dans un modeste territoire aux confins du Poitou, de la Vendée et de la Charente. Ce petit morceau de la France profonde n'est pas pour autant une oasis de tranquillité. Avec une dextérité inouïe, l'auteur jongle avec les personnes et les siècles, les guerres et les tragédies familiales qui ont marqué les habitants de ces villages et pèsent encore aujourd'hui sur leurs vies. La roue tourne, les humains meurent et se réincarnent dans d'autres êtres vivants, dans un cycle sans fin.

Si l'apogée du roman est le fabuleux banquet annuel de la Confrérie des fossoyeurs, qui oublie pendant deux jours dans un gargantuesque festin la mort qui est à la fois leur destin et leur gagnepain, le fil conducteur du livre est ailleurs. C'est le parcours initiatique de David, un jeune ethnographe parisien en mal de thèse. Il s'installe dans le village de La Pierre-Saint-Christophe pour réaliser une étude approfondie des mœurs des habitants, mais il tombe, au fil des mois, sous l'emprise de ce petit pays si éloigné de la capitale. Sa vie change, ses ambitions universitaires s'évanouissent. On ne vit pas impunément au bord du Marais poitevin dont Mathias Énard nous fait découvrir le charme mystérieux.

■ Antoine de Tarlé

Walter Kempowski

Schluss?

Traduit de l'allemand
par Olivier Mannoni. Éditions
Globe, 2020, 368 pages, 23 €.

■ Fort peu connu en France, Walter Kempowski (1929-2007) a consacré une grande partie de sa vie à l'écriture d'une chronique documentée des Allemands au XX^e siècle. Son dernier roman, *Schluss?*, publié en Allemagne en 2006, s'inscrit dans cette lignée et reprend un épisode peu souvent abordé par la littérature, du moins dans la perspective de l'auteur, l'exode des habitants de Prusse orientale et des Pays baltes en janvier 1945. Le titre allemand – « Tout ça pour rien » – explicite d'ailleurs davantage l'intention de l'auteur. Le roman se déroule dans un grand domaine un peu délabré, entre Königsberg et Elbing. Les chapitres du roman s'enchaînent comme les scènes d'une pièce de théâtre autour de quatre pôles : les maîtres aristocrates du domaine qui perpétuent les traditions, comme s'ils ne percevaient pas l'imminence de la catastrophe, bien que le front soit suffisamment proche pour qu'on entende les orgues de Staline ; les habitants de la cité et son chef d'îlot nazi fanatique et dangereux ; les commandos d'Ukrainiens au travail obligatoire ; le pasteur du village, relais d'un réseau de résistants. Quand survient la catastrophe (le départ forcé), elle englutit tout. Seul le très jeune héritier de feu le domaine survit sur les routes verglacées de l'exode, en cet hiver

particulièrement rude. Le grand mérite de Kempowski est de montrer l'effondrement d'un ordre social séculaire, celui des aristocrates de Prusse orientale, les Junkers. Comme un photographe, il a saisi leurs rites qu'ils croyaient immuables avant leur disparition radicale. La traduction de ce beau roman aurait mérité une relecture attentive.

■ Nicole Bary

Richard Russo

Retour à Martha's Vineyard

Traduit de l'anglais (États-Unis)
par Jean Esch. La Table ronde,
« Quai Voltaire », 2020,
384 pages, 24 €.

Et m***!

Traduit de l'anglais (États-Unis)
par Jean Esch. La Table ronde,
« La nonpareille », 2020,
64 pages, 7 €.

■ Richard Russo a le don de peindre l'ordinaire sous les traits de l'inquiétante étrangeté de l'être. *Retour à Martha's Vineyard* campe trois hommes (Lincoln, Teddy et Mickey) dont le retour dans un lieu, Martha's Vineyard, est aussi le retour à un moment de leur vie qui les a marqués comme une brûlure dont ils garderaient à jamais la cicatrice. On était alors en 1971, et les États-Unis s'enlisaient profondément dans la tragédie de la guerre du Vietnam. Le temps a passé, mais le souvenir de leur amie Jacy, dont ils étaient tous

les trois amoureux et qui a mystérieusement disparu, les hante toujours. A-t-elle été assassinée? Est-elle enterrée tout près d'eux? A-t-elle quitté l'île, fuyant un destin trop lourd? Le suspense côtoie la description de trois vies qui ont pris des chemins différents mais restent liées par la rencontre de la femme aimée et sans cesse recréée par l'imagination pour consoler le cœur. Le souvenir de Jacy redonne à l'existence des trois hommes, à présent éprouvés par la vie, une allure de paradis perdu. Le mystère autour de la disparition de Jacy sera finalement levé et le travail de deuil va pouvoir commencer, dans le hors-scène de notre imaginaire. La nouvelle *Et m***!* est, quant à elle, un petit trésor, une histoire de malentendu qui conduit à la défaite d'un couple. Là encore, le suspense et la tension montent jusqu'à ce que la vérité se fasse jour et ne laisse malheureusement dans son sillage que vide et absence. Dans les deux œuvres, l'écriture précise et presque détachée rappelle la concision et l'apparente simplicité des stratégies narratives d'Ernest Hemingway. Mais, comme le disait lui-même Russo, comparant sa narration à un iceberg, la partie la plus importante de l'action reste immergée, et il faut plonger pour la découvrir. Plongeons, donc, avec bonheur et curiosité.

■ Marie Liénard-Yeterian

Thomas Vinau

Fin de saison

Gallimard, « Sygne »,
2020, 192 pages, 16 €.

■ Il y a plusieurs manières d'écrire la catastrophe. Thomas Vinau choisit le mode comique, le registre familier, des chapitres brefs. À peine a-t-on fait la connaissance de Victor, un *loser* quinquagénaire, qu'on se retrouve enfermé avec lui, son chien et son lapin Cono dans la cave de sa maison. Dehors, « c'est la fin du monde! Dehors, c'est assourdissant. La planète se fait déchirer en deux [...]. Putain, putain, putain! On va tous crever. On le savait en plus, dans le fond. Quel gâchis. » Rien d'épique dans ces carnets du sous-sol du XXI^e siècle. Le héros est un Robinson pleutre et passablement alcoolique. À sa manière faussement légère, *Fin de saison* travaille la question de la médiocrité de nos vies individuelles face à une catastrophe trop grande pour nous. « Je sais bien que je ne fais pas le poids. Tu bricoles comme un pingouin et t'as la mémoire d'un steak haché congelé. T'es prêt à tellement peu et préparé à tellement rien. Musclé et tordu comme un sac d'aspirateur. Tu serais incapable de protéger ta femme et tes gosses. » Le récit ne perd jamais de son intérêt car Vinau parle de nous, de notre Occident, et le confronte à sa fin possible. « L'avantage quand on agonise, c'est qu'on a le temps de faire le bilan. » Ce petit livre qui prend la forme d'une rigolade en dit beaucoup plus qu'il n'en a l'air

sur ce qui reste de l'humanité quand les conditions de sa survie sont en jeu.

■ Sophie Divry

Rainer Maria Rilke

Lettres à un jeune poète

Avec les lettres de Franz Xaver Kappus. Édition établie et postfacée par Erich Unglaub. Traduction de l'allemand par Sacha Zilberfarb. Seuil, 2020, 160 pages, 17,90 €.

■ Cette nouvelle édition d'un corpus de lettres mondialement célébré rend en quelque manière justice au destinataire des lettres de Rainer Maria Rilke (1875-1926), Franz Xaver Kappus. C'est lui qui avait fait publier pour la première fois ces textes en 1929, sans ses propres lettres, s'effaçant devant celui qu'il admirait au-delà de tout, faisant valoir pour elles-mêmes les réponses de Rilke. Or il s'agit d'une « cor-respondance », dans laquelle chacun répond à l'autre et qui n'a toute sa signification que dans le dialogue. Dans l'échange ainsi restitué, on saisit l'estime infinie que Kappus éprouve pour Rilke, l'attention extrême que Rilke porte aux questions et aux inquiétudes de Kappus, qui balance entre la carrière militaire et l'engagement en poésie, et la confiance large qui se tisse entre les deux hommes. Kappus se livre de façon sincère, fine et lucide, ce à quoi Rilke répond en exposant à propos les éléments de son *credo* existentiel : l'amour du monde, la valeur des maturations

lentes, la solitude et ses fruits, le goût du « difficile », le féminin et les femmes, la sexualité et l'amour, et l'implication de tout cela dans la création. On trouve dans l'ouvrage publié aujourd'hui des poèmes de Kappus et un article, « Nuit du Nouvel An à la frontière », écrit à l'orée du Monténégro, en garnison. La postface d'Erich Unglaub, professeur de littérature allemande et président de la Fondation Rilke, est passionnante : elle retrace et analyse minutieusement l'histoire de cette correspondance et des relations entre leurs protagonistes, les convictions et les positions de Rilke et de Kappus, ainsi que leurs divergences.

■ Gildas Labey

Clemens J. Setz

La consolation des choses rondes

Traduit de l'allemand (Autriche) par Stéphanie Lux. Jacqueline-Chambon, 2020, 304 pages, 22,80 €.

■ Vingt nouvelles, de longueurs inégales, composent ce volume. Leur sujet, les noms des personnages ou des motifs reviennent de façon récurrente, réguliers comme les saisons : fleurs, fruits, mais aussi un gant que l'on trouve en chemin, l'en-cas que l'on emporte à l'école ou au travail. Même si les événements que rapportent ces récits appartiennent au quotidien, ils n'en sont pas moins étonnants, insolites, voire dérangeants : le gant ressemble à une constella-

tion céleste, l'écrivain de retour de voyage trouve son appartement transformé en lazaret, l'amoureux d'une jeune femme aveugle découvre que quelqu'un a couvert le mur de la chambre de son aimée d'insultes grossières. Comment se comporter face à l'insolite ? Tous les protagonistes des récits se posent, consciemment ou non, cette question. Et le lecteur avec eux. On ne sort pas indemne de la lecture des romans et nouvelles de Clemens J. Setz. Comme dans son précédent roman (*Les femmes sont des guitares [dont on ne devrait pas jouer]*, Jacqueline-Chambon, 2017), l'écrivain met le doigt sur l'intrusion dérangeante de l'étrange dans nos vies. Il renvoie sans cesse son lecteur vers sa fragilité, ses obsessions, vers tous ces tressaillements, ces soubresauts de la vie qui sont source de fractures et de souffrances. Il les raconte avec finesse, sans jamais les banaliser, maniant avec talent aussi bien l'humour que l'intensité dramatique. Le jeune auteur autrichien (né en 1982), qui a déjà publié plusieurs romans, essais et récits, est particulièrement à l'aise dans la forme littéraire de la nouvelle dont il maîtrise parfaitement les codes.

■ Nicole Bary

Aharon Appelfeld

Mon père et ma mère

Traduit de l'hébreu par Valérie Zenatti. Éditions de l'Olivier, 2020, 304 pages, 22 €.

■ Le roman posthume de l'auteur israélien mort en 2018 est l'un de ses plus beaux. Il y raconte ses dernières vacances avant la guerre dans une isba sur les rives du Pruth, entre l'Ukraine et la Roumanie, son pays natal. En saison, la même petite communauté juive bourgeoise se retrouve dans la villégiature d'Europe de l'Est, où quelques personnages fascinent le garçon de dix ans : la diseuse de bonne aventure rationaliste, l'homme unijambiste jouant les oiseaux de mauvais augure, le dévoué docteur Ziegler, la mystérieuse P. ou encore l'écrivain Karl Koenig. Bien que son père méprise les manières outrancières des autres vacanciers, n'ayant du reste aucune affinité avec la religion que sa femme pratique avec discrétion, le séjour familial est plaisant, ponctué par les bains de rivière, les promenades, les visites et les parties d'échecs. Mais l'été 1938 est lourd de menaces : les paysans manifestent aux Juifs leur hostilité et l'on s'alarme de la rumeur d'une guerre imminente. Or c'est durant cette période que le narrateur commence à tenir un journal et envisage sa vocation de romancier. Il engrange les souvenirs, les histoires que lui raconte sa mère, les moments glanés entre veille et sommeil, entre imagination et réalité, toute une matière qui, passée au tamis de la maturité et de l'expérience, compose ce livre dans lequel Aharon Appelfeld distille aussi sa conception de la littérature qui plonge ses racines dans l'enfance. Il évoque la puissance d'un style exigeant, la

recherche inlassable du mot juste, ainsi que son rapport à l'hébreu appris sur le tard. Il en résulte un roman magnifique et tragique au regard de l'Histoire et de l'œuvre à venir.

■ Aline Sirba

Khosraw Mani

La mort et son frère

Traduit du dari (persan d'Afghanistan) par Sabrina Nouri-Moosa. Actes Sud, 2020, 160 pages, 18 €.

■ Dans ce deuxième roman traduit en français, le jeune romancier afghan entreprend de dépeindre la scène d'un drame comme s'il commentait une fresque ou une peinture. Son regard se pose tour à tour sur chacun des protagonistes, dont il adopte le point de vue, et cherche à percer à jour leurs émotions. Il dégèle puis fige les hommes, animaux ou objets, impliqués dans les événements de façon plus ou moins directe. L'on passe ainsi de la légèreté de l'un à la douleur de l'autre, de l'indifférence d'une enfant vagabonde à l'intransigeance d'un imam, comme le ferait le spectateur ne sachant par quel angle aborder une toile de Brueghel. Par l'agrégation de tableaux du quotidien, souvent pathétiques dans leur banalité, se dessine ainsi un Kaboul trivial, s'extirpant autant que possible de la guerre sans fin qui l'accable.

On y joue, festoie, s'aime et se hait comme dans toute métropole. Et, bien sûr, on y meurt, autant qu'ailleurs mais plus tôt et plus tragiquement : une roquette s'abat sur une maison, tuant du même coup tous ses occupants. Les personnages – que le romancier s'abstient de nommer, se contentant d'épithètes picturales – se succèdent comme des ombres fugaces, de consistance inégale, s'épaississant parfois à travers les yeux ou la voix de leurs pairs, au fil des chapitres. Les comédiens, comme au théâtre, doivent se partager la lumière. Ce caractère fragmentaire et cet anonymat instaurent avec le lecteur une distance littéraire propre à freiner l'empathie et la compassion, sans que l'auteur, à la fois conteur et journaliste de guerre, ne renonce un seul instant à la poésie sobre qui éclairait déjà son précédent livre, *Une petite vie* (Intervalles, 2018 ; voir *Études*, janvier 2019, n° 4256, p. 123).

■ Victor Loizillon

A R T

Hervé Lacombe (dir.)

Histoire de l'opéra français

*Du consulat aux débuts
de la III^e République.* Fayard,
2020, 1 200 pages, 39 €.

■ Il faut saluer ce travail monumental, qui vient compléter deux autres volumes de même ampleur

sur les périodes immédiatement antérieure et postérieure. Cette *Histoire de l'opéra français* rassemble une soixantaine de chercheurs dont les contributions sont extrêmement bien articulées les unes aux autres, de sorte que l'on n'a pas un collage d'interventions, mais bien une vision d'ensemble, précise, détaillée, autant sur les conditions institutionnelles et sociologiques dans lesquelles l'opéra existe, que sur les genres (opérette, opéra de salon, mélodrame), les décors, les salles parisiennes ou provinciales, les représentations à l'étranger ou dans les colonies... On y entend aussi la voix des compositeurs, notamment celles de Giacomo Meyerbeer et de Charles Gounod. Un épilogue, très bien venu, cherche à penser les enjeux de ce qui est aussi un protocinéma. C'est une somme des connaissances actuelles sur l'opéra français du XIX^e siècle, un ouvrage de référence, impressionnant par son ambition et sa clarté.

On pourrait aussi imaginer une tout autre histoire, non pas celle des contextes historiques des œuvres, mais celle des enjeux stylistiques, des manières de chaque compositeur lorsqu'il aborde cet art complexe et formidable qui cherche à unir de façon dramatique la musique instrumentale, la parole, la vue et l'incarnation scénique. La question de la valeur des œuvres y serait alors posée et le rôle des institutions sans doute repensé. C'est un ouvrage incontournable.

■ Violaine Anger

Pierre Emonet

Pierre Canisius

L'infatigable réformateur de l'Église d'Allemagne (1521-1597). Lessius, « Petite bibliothèque jésuite », 2020, 192 pages, 14 €.

■ Permettre à Rome de retrouver son autorité dans les terres d'Allemagne après la Réforme, telle était la mission qui fut confiée en 1549 à Pierre Canisius. La tâche était lourde pour ce jeune jésuite, récemment reçu dans la Compagnie par Ignace de Loyola : de nombreux fidèles, mais aussi des princes et des évêques s'étaient ralliés à la Confession d'Augsbourg. Le choix fut judicieux. Agissant d'abord dans le sillage d'évêques, à Cologne et à Augsbourg, puis comme provincial, Canisius, qui n'avait aucune appétence pour des pratiques inquisitoriales, s'attacha à une réforme intérieure de l'Église d'Allemagne, en prêchant fréquemment (souvent en allemand) dans les grandes cours et dans les cathédrales, en rédigeant un catéchisme théologiquement exigeant, en faisant de nombreuses visites dans des lieux stratégiques, enfin en créant dix-huit collèges en application des *Constitutions*. Ce n'était pas un théologien exceptionnel, souligne Pierre Emonet, mais il était d'une grande honnêteté intellectuelle. Lorsqu'il lui fut demandé de critiquer des thèses réformées trop populaires, il voulut procéder à leur lecture en toute équité et consulter une large documentation, de sorte que le travail resta inachevé. Il n'acceptait pas de mise

à l'index de livres qu'il n'aurait pas lus, et il en épargna quelques-uns. Il n'hésitait pas à dénoncer les abus de pouvoir de quelque évêque plus soucieux de son enrichissement personnel que d'un engagement pastoral. Son impressionnante disponibilité à travailler, à écouter et à débattre a porté ses fruits. À Cologne, en Bavière, en Autriche, dans le canton de Fribourg, l'Église retrouva son autorité sur des bases renouvelées. L'exemplarité de celui qui fut canonisé en 1925 par Pie XI est ici donnée à voir sans emphase et dans toute sa richesse.

■ Pascale Gruson

Pierre Musso

Saint-Simon et le saint-simonisme

Manucius, « Le philosophe », 2020, 164 pages, 13 €.

■ En dépit de son caractère parfois étrange, la pensée de Claude-Henri de Saint-Simon (1760-1825) a fortement influencé le développement industriel de la France du XIX^e siècle. Pierre Musso, qui a contribué à la réédition de ses œuvres, en propose dans ce livre un parcours structuré en trois moments : épistémologie (les fondements), politique et religion. Un premier chapitre retrace la biographie peu banale de celui qui fut officier, homme d'affaires avant de se consacrer « sur le tard » (à quarante-deux ans !) à la construction d'un système qui visait à une réforme globale de la société, en prolongeant ce que la Révolution n'avait pas réussi à ter-

miner. Sa pensée valorise la figure de l'organisme vivant parcouru par des canaux qui transmettent des fluides : l'entreprise autorégulée doit devenir le modèle d'organisation sociale et la politique doit se soumettre à l'économie. Le programme se veut « positif », la morale se fondant sur des intérêts « palpables, certains et présents ». Sa mise en œuvre manifesterait la capacité créatrice de l'humanité qui ne peut que progresser. La composante religieuse est fondamentale, car il faut donner un fondement moral à l'action. Le modèle se trouvera dans le christianisme originel, les premières communautés qui ne s'étaient pas encore dévoyées en Église hiérarchique. Un dernier chapitre est consacré aux héritiers de Saint-Simon, de « droite » (majoritaires) comme de « gauche » (penchant vers l'anarchie). Travailler la pensée de Saint-Simon aide à comprendre le fonctionnement de nos sociétés et à en percevoir les impasses.

■ François Euvé

**Pierre Singaravélou
et Sylvain Venayre (dir.)**

Le magasin du monde

La mondialisation par les objets du XVIII^e siècle à nos jours.
Fayard, 2020, 464 pages, 25 €.

■ Fruit d'une intuition déjà développée dans *Histoire du monde au XIX^e siècle* (Fayard, 2017) que les auteurs avaient déjà dirigée

ensemble, ce *Magasin du monde* est le nôtre et nous semble familier : l'ampoule, le chewing-gum, le surf, le poste de télévision, le gilet jaune, le masque, un hamac... chacun des cent objets traités dans cet ouvrage collectif peuple nos vies et nous rappelle combien elles relèvent à la fois de l'entrepôt et du musée. Et, pourtant, les auteurs arrivent souvent à nous rendre ces objets exotiques, en révélant l'histoire qui parfois les auréole et parfois constitue leur part d'ombre : « Il est possible d'écrire, grâce aux objets les plus communs, une histoire du monde à hauteur d'humains ou, si l'on voulait user d'un jeu de mots, à hauteur de mains. » Chaque objet participe d'un mouvement dont on peut suivre la trace, les résurgences et les détours. L'étude des objets permet de prendre en considération les sociétés sans écriture, les marges de l'histoire officielle. Qu'ils viennent d'Europe, d'Asie, d'Amérique ou d'Afrique, ces objets sont racontés dans leur fabrication, mais aussi leurs réappropriations et réinventions. Plaisant à lire et parcourir, l'ouvrage réussit son pari lorsque le lecteur mesure mieux l'épaisseur du monde.

■ Franck Damour

Georges Clemenceau

Lettres d'Amérique

Présentées par Patrick Weil et Thomas Macé. Préface de Bruce Ackerman. Passés composés, 2020, 464 pages, 24 €.

■ Il y a un grand plaisir à lire ces cent *Lettres d'Amérique*, publiées pour la première fois intégralement en français. Dans un style vif, plein d'humour et savoureux, Georges Clemenceau (1841-1929) brosse un tableau de la vie politique aux États-Unis, document historique de poids pour les historiens. Il y séjourne de septembre 1865 à juin 1869, soit la période de la « seconde révolution ». Une Amérique profondément divisée par les questions de la reconstruction de l'Union après la fin de la guerre civile, de la proclamation et de la garantie des droits tant civils que politiques des anciens esclaves, des intérêts économiques antinomiques du Nord et du Sud : tel est le pays qu'il va observer avec le plus grand intérêt. Ses lettres tiennent une chronique, parfois amusée, de cette vie politique américaine si originale pour un Européen : une vie partisane animée avec ses conventions, la préparation des *platforms* partisanes, l'élection présidentielle de Ulysses S. Grant (18^e président des États-Unis, de 1869 à 1877), la liberté d'expression la plus grande. La question centrale des droits des Noirs traverse tout le volume. Clemenceau admirerait encore plus les « radicaux » qui ont mené la lutte contre l'esclavage s'ils étaient un peu moins puritains. Ces lettres nous montrent une vie politique déjà assez proche de celle de l'Amérique contemporaine : on y voit un Président se confronter à un Congrès qui le menace d'*impeachment*, des partis momentanément conduits par les extrêmes mais poussés assez

vite vers des consensus centristes, une inquiétude sur la puissance de la Cour suprême et le risque de gouvernement des juges. Ces aléas n'empêchent pas Clemenceau d'admirer la vitalité démocratique de cette jeune nation où il s'en fallut de peu qu'il fût naturalisé, après y avoir trouvé sa femme.

■ Patrice Rolland

Jean-Noël Jeanneney

Le rocher de Süsten

Mémoires, 1942-1982.

Seuil, 2020, 432 pages, 25 €.

■ Le premier tome des *Mémoires* de Jean-Noël Jeanneney est captivant. En raison de la personnalité de l'auteur, d'abord. L'ancien ministre de François Mitterrand a toujours été un observateur attentif des affaires du monde. Universitaire reconnu, spécialiste de l'histoire politique et culturelle de la France, et notamment des médias, cet intellectuel s'est aussi engagé très jeune dans la vie publique: il fut président de Radio-France à quarante ans. Sa volonté toujours revendiquée d'être libre rend son récit attachant, celui du professeur allergique aux tutelles, qui refusa de sacrifier son indépendance de pensée et d'action. Le récit offert ici a aussi belle allure en raison des personnalités rencontrées. Petit-fils du dernier président du Sénat de la Troisième République, il fut proche de son père, Jean-Marcel Jeanneney (1910-2010), qui fit de lui le témoin privilégié des

moments essentiels de son activité de ministre gaulliste ou de premier ambassadeur de France dans l'Algérie indépendante. Chemin faisant, la sagacité du jeune normalien s'est nourrie aussi de quelques grands voyages d'étude. De Rome, où il suivit les travaux du concile Vatican II, aux États-Unis ou en Asie, des rencontres singulières l'attendaient, notamment avec Paul Morand, Jean Guilton, Saint-John Perse, le père Henri de Lubac ou le cardinal Jean Daniélou. Le point d'orgue: le 30 décembre 1969, où il assista au déjeuner que le général De Gaulle offrit à ses parents, à Colombey. Après avoir restitué ce qui fut, l'historien n'oublie pas de donner à connaître, grâce à l'efficacité redoutable de sa plume. Convoquant l'uchronie, il nous rappelle que rien de cet itinéraire n'aurait été vécu si la chute du rocher de Süsten ne l'avait jadis épargné de peu, et ainsi ne lui avait laissé la vie sauve.

■ Christophe Bellon

Charles Enderlin

Les Juifs de France entre République et sionisme

Seuil, 2020, 448 pages, 22,50 €.

■ Longtemps correspondant de France 2 en Israël, Charles Enderlin revient sur l'histoire des relations que la communauté juive a entretenues avec la France, première nation européenne émancipatrice. Fervents défenseurs de la République, les « Israélites » (ainsi

nommés par souci d'intégration) ne furent guère enthousiastes face au projet sioniste naissant. Secoués par l'affaire Dreyfus, mais fiers de voir la République triompher du mensonge, ils ne prirent que peu à peu conscience, lorsqu'ils furent trahis par Vichy puis plongés dans l'horreur de la Shoah, qu'une communauté de destin unissait des Juifs français depuis des générations, des Juifs immigrés d'Europe orientale ou du Levant et des Juifs rapatriés d'Afrique du Nord. La Guerre des Six-Jours et l'angoisse de voir la jeune nation juive disparaître changèrent le regard de la communauté juive et de ses institutions sur l'État d'Israël, au moment où la France abandonnait sa place de plus fidèle allié et soutien. Pour Enderlin, la communauté juive de France et avant tout ses représentants officiels sont passés en un peu plus d'un siècle du « franco-judaïsme » au « franco-sionisme », défendant systématiquement la politique israélienne, tout en restant attachée à la République. Son propos, très bien documenté et enrichi de nombreuses anecdotes, permet de découvrir de multiples parcours, personnalités et événements. Né français, citoyen israélien, ancien soldat de Tsahal, l'auteur décrit la métamorphose de la communauté juive française. Peut-être une manière de trouver pour lui-même une réponse aux violentes critiques dont il fut l'objet (il fut qualifié d'antisioniste), après un reportage au début de la Seconde Intifada.

■ Laurent Klein

Nicholas Stargardt

Des enfants en guerre

Allemagne 1939-1945. Traduit de l'anglais (Grande-Bretagne) par Pierre-Emmanuel Dauzat et Aude de Saint-Loup. Vuibert, 2020, 528 pages, 29 €.

■ Les enfants qui ont grandi en Allemagne et dans les pays envahis pendant la Seconde Guerre mondiale ont été des victimes. Mais les enfants ne sont jamais passifs : ils observent, jouent, dessinent, écrivent des lettres, tiennent des journaux. Ces outils ont été leurs armes. De nombreuses archives le font comprendre. Nicholas Stargardt a passé beaucoup de temps à les consulter, à Berlin, Prague et Varsovie. Sa lecture attentive lui a permis entre autres de reconstituer le cheminement de quelques-uns de ces enfants. Certains, juifs ou handicapés, ont été arrachés à leurs parents et placés dans des maisons de redressement, sous prétexte de les protéger. Ils y sont morts de faim et d'humiliation. D'autres ont été enfermés avec leurs familles dans le ghetto de Varsovie ou déportés dans le camp de Theresienstadt (actuelle République tchèque). Peu ont survécu à la violence des persécutions. Ceux-là ont parlé à l'auteur de la brutalité qui les entourait. Ils s'en emparaient dans leurs jeux (jouer à la chambre à gaz, vouloir être allemand pour ne plus avoir faim). Les archives concernent aussi des enfants qui, d'abord sécurisés par leur appartenance à des familles engagées

dans le nazisme et fiers de l'être, ont dû affronter la déstabilisation : leur scolarité était troublée par le renvoi de leurs professeurs juifs. Puis il y a eu les bombardements, les avancées des armées alliées, la chute. Certains n'ont pas caché à l'auteur que, quoi qu'il en soit de ce qu'ils ont compris, quoi qu'il en soit de leurs cauchemars, ils pouvaient difficilement accepter de condamner les errements de leur famille. Dans les guerres qui impliquent durement la population civile, les enfants aussi sont en guerre. L'exposé est saisissant.

■ Pascale Gruson

**Agnès Arp
et Élisabeth Goudin-Steinmann**

La RDA après la RDA

Des Allemands de l'Est racontent.
Nouveau Monde, 2020,
400 pages, 19,90 €.

■ Si de nombreux chercheurs ont, au cours des trente dernières années, analysé la RDA, son histoire, sa société, le quotidien de sa population, rares sont ceux qui se sont intéressés aux traces laissées par la RDA dans la société allemande, dans le quotidien des Allemands de l'Est après la « réunification » ; un terme couramment employé aussi bien en France qu'en Allemagne, et qu'Agnès Arp et Élisabeth Goudin-Steinmann contestent à juste titre, car il n'y a pas eu, en 1990, de retour de l'Allemagne aux frontières

d'avant 1933, mais « réunion » de la République démocratique allemande (RDA) à la République fédérale d'Allemagne (RFA), plus justement « rattachement » ou « annexion », selon les points de vue. Sur la base d'entretiens et de témoignages, les deux auteures dressent un état des lieux du quotidien de celles et ceux qui ont été socialisés en RDA. Elles mettent en évidence les ruptures dans les biographies, avec leur cohorte de situations difficiles – délitement des liens sociaux et familiaux, disqualification professionnelle, chômage – et leurs conséquences psychologiques – souffrance, frustration, colère, perte de confiance, jusqu'au suicide. Dans un livre très riche qui fourmille de détails concrets, les deux auteures écrivent « le grand récit » des Allemands de l'Est, elles cernent leur identité avec d'innombrables nuances et une compréhension fine. Loin de diaboliser la RDA, elles ouvrent une voie nouvelle à la recherche. Au-delà des dévalorisations qu'a causées la fin de la RDA, elles analysent les réappropriations de certaines valeurs, comme l'antifascisme, et les revalorisations, entre autres celle du patrimoine culturel de la RDA. Comme elles le rappellent dans leur conclusion, l'histoire de la RDA aurait pu se terminer autrement, « l'unification aurait pu donner naissance à un nouvel État ».

■ Nicole Bary

Frédéric Keck

Les sentinelles des pandémies

Chasseurs de virus et observateurs d'oiseaux aux frontières de la Chine.
Préface de Vinciane Despret. Zones sensibles, 2020, 240 pages, 20 €.

■ Ce petit livre étonnant prend pour objet les diverses manières dont les virus sont traqués et contenus en Asie du Sud-Est. Toutefois, l'enquête sur les techniques de santé publique cache une réflexion plus vaste sur les rapports qu'entretiennent les humains et les non-humains : les virus, les animaux et plus largement la nature. Tantôt ces entités sont gérées par des techniques de « prévention », dépendantes d'une rationalité « pastorale » : stockage de vaccins, fixation de scénarios de réponse, suppression des animaux malades. Tantôt, au contraire, elles font l'objet de techniques de « préparation » qui recourent à une rationalité « cynégétique » : ornithologie ou épidémiologues font un effort d'imagination, d'anticipation, de décentrement du regard au profit des animaux, similaire à celui des chasseurs. Le propos est parfois ardu, mais son sens global est très clair : l'anthropologie, dans la lignée des études de Philippe Descola, vise à construire une ontologie « continuiste », intégrant hommes et animaux dans un espace partagé. De cette inclusion réciproque proviennent les pages les plus fascinantes du livre, comme cette descente vertigineuse, autour de la notion de « sentinelle » (pp. 85-126),

depuis la géopolitique jusqu'au comportement des cellules dendritiques. On lira avec le même intérêt les pages consacrées au savoir des virologues, rapporté à celui des chasseurs, et les pages superbes sur le rituel et le jeu. Bien sûr, les conséquences de ces idées sont discutables – la rationalité « primitive » et les formes de « participation », comme chez Lucien Lévy-Bruhl, se trouvent réhabilitées – mais ce livre démontre toute l'inventivité conceptuelle de l'approche anthropologique. En cela, il est utile.

■ Paul Cournarie

Lewis Dartnell

Origines

Comment l'histoire de la Terre a façonné l'humanité. Traduit de l'anglais (États-Unis) par Bernard Sigaud. JC Lattès, 2020, 400 pages, 22,90 €.

■ Ce livre, pour retracer une histoire de l'humanité profondément enracinée dans l'histoire de la Terre, puise à un ensemble impressionnant de sources : cosmologiques, tectoniques, géologiques, paléontologiques, archéologiques, techniques, géographiques, climatiques, historiques... Il en résulte un récit qui se lit comme une épopée et qui met en perspective les grandes lignes d'une histoire mondiale, au prix, bien entendu, des approximations et simplifications nécessaires pour le tenir dans des limites raisonnables. Apparaissent ainsi les conditions singulières qui ont permis l'émergence de la vie,

l'émergence précoce des mondes méditerranéen et extrême-oriental, le développement des techniques à partir des matériaux accessibles en leurs lieux et places, celui des routes commerciales, à travers les grandes steppes et les déserts (grâce aux chevaux et aux chameaux) et à travers les océans (grâce aux vents réguliers et aux courants)... De ce magistral cours de géographie surgit une compréhension globale du fonctionnement de notre monde, ainsi que de la singularité de l'enchaînement des phénomènes qui ont rendu possible son émergence. Le lecteur comprend aussi que la réalisation de l'indépendance nouvellement acquise de l'humanité par rapport à ces déterminations (ne serait-ce que dans ses modes de communication, dans le tracé des routes commerciales, dans le choix des matériaux de construction...) a une contrepartie: l'épuisement progressif des ressources terrestres, quantitativement et qualitativement (tous les éléments du tableau de Mendeleïev ayant trouvé leur usage...).

■ Philippe Rivet de Sabatier

Jean-Pierre Luminet

L'Écume de l'espace-temps

Odile Jacob, « Sciences »,
2020, 352 pages, 23,90 €.

■ La cosmologie est un domaine aussi fascinant que hautement technique. Jean-Pierre Luminet en est un acteur de premier

plan, grâce à ses travaux sur les trous noirs. Il sait transmettre ses connaissances dans de nombreux ouvrages de vulgarisation. Celui-ci est une présentation d'ensemble de l'état de l'art. Après avoir rendu hommage à Stephen Hawking dans un chapitre enrichi de quelques anecdotes, l'auteur présente les « modèles standards » des particules et de la cosmologie. Ces modèles sont en crise du fait de la découverte d'anomalies: « matière noire » et « énergie sombre ». De nouveaux modèles font l'objet des différents chapitres du livre: inflation, boucles, réseaux, « mousses de spin », théorie des cordes, multivers, « causets », gravité « à sécurité asymptotique » et gravité « émergente »... montrant que l'inventivité des cosmologistes est sans limites. Le livre se clôt sur la recherche de modèles qui s'affranchissent de la singularité initiale du *Big bang* qui a toujours gêné les physiciens. Cette recherche est illustrée par une autre figure centrale, celle de Roger Penrose, récent prix Nobel de physique et concepteur fertile. À lire ces pages, on réalise toute l'énergie déployée pour unifier nos connaissances sur l'univers. On voit aussi la place de l'inventivité conceptuelle à l'encontre d'une conception étroitement empirique. Le succès de la recherche vient de la capacité de penser en dehors des modèles standards...

■ François Euvé

Hélène Merle-Béral**L'immortalité biologique**Odile Jacob, 2020,
180 pages, 20,90 €.

■ Le rêve humain d'immortalité devient aujourd'hui un problème scientifique concret : telle est l'idée directrice du livre de Hélène Merle-Béral, dont l'intérêt principal est de faire le point sur l'état de la recherche. Indépendamment d'autres causes possibles de mort, tout corps humain meurt à cause du vieillissement. Or, pour la biologie d'aujourd'hui, il ne semble pas impossible de comprendre les mécanismes du vieillissement et de trouver les moyens de l'empêcher. Le point central semble concerner la sénescence (c'est-à-dire le vieillissement) des cellules, qui est liée à l'interaction du corps avec l'environnement. L'idée est alors d'empêcher cette sénescence ou de détruire les cellules sénescents, au profit des autres cellules. Plusieurs pistes sont à l'étude : l'absorption de certaines molécules capables d'empêcher ou de ralentir la sénescence ; la greffe de cellules-souches, capable de réparer les tissus cellulaires endommagés ; ou encore la modification génétique des cellules. Une expérience montre ainsi que des souris génétiquement modifiées pour détruire leurs cellules sénescents ont une durée de vie (en bonne santé) augmentée de 25 % en moyenne. Reste qu'aucune de ces techniques n'est parvenue pour le moment à arrêter le vieillissement. Par ailleurs,

Merle-Béral note que, pour la quasi-totalité de ces techniques, les effets à long terme sur l'organisme ne sont pas connus, une crainte étant notamment le développement de cancers. Le livre évoque aussi les questions éthiques liées à ces études, rapportant la position de divers scientifiques et penseurs, mais sans trancher.

■ Joël Dolbeault

Julien Bobroff**La quantique autrement***Garanti sans équation!*
Flammarion, 2020, 256 pages, 20 €.

■ Le nouveau livre de Julien Bobroff (professeur à l'université de Paris-Saclay) est une petite merveille de vulgarisation scientifique, mais suppose tout de même que le lecteur ait de bonnes notions de physique. À l'aide de schémas intuitifs et d'explications concrètes, Bobroff parvient en effet à présenter les principales idées de la physique quantique : le caractère dual (onde et particule) de toutes les entités physiques fondamentales ; la nature spécifique et quelque peu déroutante de l'onde quantique, comprise comme une onde de probabilité de présence de la particule ; la décohérence, c'est-à-dire le passage de l'onde à la particule, du fait des interactions entre l'onde et son environnement ; l'intrication quantique, enfin, qui fait que, dans certaines circonstances, deux particules

peuvent s'influencer à distance. Une des originalités du livre, en comparaison d'autres ouvrages ayant un but similaire, est de très peu entrer dans la question des diverses interprétations philosophiques de la théorie quantique, dont les éléments clés apparaissent alors plus clairement. À cet égard, le chapitre consacré au phénomène intrigant de la décohérence est intéressant. Il montre, à l'aide de plusieurs expériences dans lesquelles un atome est forcé d'interagir avec son environnement, qu'il s'agit bien d'un phénomène réel.

■ Joël Dolbeault

PHILOSOPHIE

Pierre Caye

Durer

Éléments pour la transformation du système productif. Les Belles Lettres, 2020, 374 pages, 23,50 €.

■ On croyait connaître l'œuvre de Pierre Caye, spécialiste du peintre Leon Battista Alberti et de la culture de la Renaissance italienne. Mais ce serait manquer le second terme de sa vigueur intellectuelle: depuis *Critique de la destruction créatrice* (Les Belles Lettres, 2015), Caye est devenu un philosophe des interactions du monde contemporain, conçu comme « mobilisation totale » des hommes et des choses. Il n'y perd pas son humanisme, il le confronte au contraire aux lois

d'airain de notre système économique. Il avait commencé par dénoncer les paradoxes des théories de Joseph Schumpeter sur la création des richesses fondée sur leur destruction, il évalue ici les promesses du « développement durable » et ferraille avec les grands programmes écologistes. Caye connaît le dossier, les anti-chambres des grandes résolutions internationales, ainsi que les contradictions d'un discours qui hésite entre une décroissance totalitaire et un renoncement qui conduit au gouffre. En réponse à cette crise, son mot d'ordre est simple: non pas vaincre, asservir, conquérir, mais durer. C'est ainsi que l'on voit ressurgir des notions juridiques presque oubliées, par lui dotées d'un sens décisif: l'institution, le patrimoine, la transmission. Ces vertus ne donnent pas lieu à un programme de conservation aveugle, elles inventent le stoïcisme pour demain, fondé sur une sensibilité renouvelée au présent, sur la responsabilité à l'égard des générations à venir, sur l'art de bâtir non seulement les villes, mais les hommes. Ce programme superbement formulé, savant à l'extrême et en même temps limpide et serein, nous change du catastrophisme ambiant sans nous conduire à la passivité. On doit faire attention à Caye, il devient un des esprits les plus éclairés parmi ceux qui ont décidé de ne pas tout abandonner à la fatalité.

■ Bruno Pinchard

Christian Makarian

Généalogie de la catastrophe

Retrouver la sagesse face à l'imprévisible. Cerf, 2020, 276 pages, 20 €.

■ « J'ai découvert que tout le malheur des hommes vient d'une seule chose, qui est de ne savoir pas demeurer en repos dans une chambre. » Citant Blaise Pascal, Christian Makarian nous invite à repenser notre rapport au monde en ces temps de pandémie. L'auteur résiste aux sirènes du catastrophisme et propose un examen critique des dérives de notre société, dont l'individualisme et l'abondance – ce que Pascal nommait en son temps le « divertissement » – nous ont détournés de l'essentiel. Il nous invite à relire les grands philosophes du XVII^e siècle, Pascal, mais aussi Descartes, qui réfléchit en son temps à notre rapport à la nature, afin de la dominer sans l'asservir à des fins mercantiles. Contrairement aux écologistes qui, en idolâtrant la nature, en ont fait la divinité d'une religion laïque, Makarian nous dit que la nature ne se venge pas, mais que c'est à l'être humain d'exacerber sa responsabilité. De la même manière, il note qu'il est nécessaire de repenser la quête effrénée du profit, dans la mesure où le Léviathan économique s'est interrompu brutalement. Il décrypte les contradictions de notre civilisation, fragilisée par la rupture du lien social et des valeurs universelles qui forment le socle du pacte républicain. Il prend acte de la vulnérabilité profonde d'un Occident désœuvré face à la

montée en puissance de la Chine. Le virus touche le cœur même du mode de vie occidental : les libertés fondamentales, la civilisation des loisirs. Notre malheur est de nous être détournés de l'essentiel en exacerbant notre individualité au détriment de notre personne. C'est pour être en paix avec l'autre, empêcher que « le monde se défasse » qu'il est temps de revisiter notre intériorité. Un essai érudit et efficace.

■ Tigrane Yégavian

Philippe Chevallier

Être soi

Une introduction à Kierkegaard. Labor et Fides, 2020, 192 pages, 18 €.

■ Prenant le contre-pied des manuels de « développement personnel » comme de ce que l'on croit connaître du philosophe Søren Kierkegaard (1813-1855) – l'une des sources de l'existentialisme – Philippe Chevallier, fin connaisseur de la pensée du philosophe danois comme de celle de Michel Foucault (1926-1984), choisit d'orienter l'analyse autour de la notion de « vocation », développée notamment dans son journal. « Être soi », ce n'est pas scruter son intimité mais saisir à quoi l'on est appelé au-dehors. Cette rigoureuse introduction entend faire découvrir le philosophe à travers les jeux d'ombre placés dans son œuvre, notamment par l'usage qu'il fait de pseudonymes mais plus fondamentalement grâce au fil directeur que constituent les

notions de devoir et d'appel. « Que dois-je faire de ma vie? » Telle est la question qui guide la pensée du philosophe, lui permettant de comprendre que l'individu trouve une vérité pour lui-même en se confrontant aux autres et expérimente sa liberté par l'appropriation de choix qui l'inscrivent dans un monde collectif, le mariage étant le meilleur exemple d'une manifestation de soi comme individu dans un entrelacs de relations sociales et juridiques. L'originalité de cette lecture de l'œuvre de l'auteur de *Crainte et tremblement* (1843) repose somme toute sur la reprise de la dimension religieuse de son éthique. Chevallier insiste sur « l'au-delà de l'éthique » constitué par l'amour du prochain contenu dans le commandement évangélique. Ce n'est plus un devoir vis-à-vis de soi-même qui gouverne l'existence, mais la capacité donnée à chacun de vivre de l'événement d'être davantage que ce qu'il croit être, en répondant à l'appel qui le précède et le surplombe.

■ Brice de Villers

Jean Birnbaum (dir.)

L'identité, pour quoi faire ?

Gallimard, « Folio essais »,
n° 665, 2020, 240 pages, 7,50 €.

Jean Gayon (dir.)

L'identité

Dictionnaire encyclopédique.
Gallimard, « Folio essais », n° 666,
2020, 848 pages, 12,90 €.

■ Malgré le prétendu individualisme de nos sociétés, on ne peut nier qu'il y ait un besoin à se rassembler autour de quelque chose qui demeure et qui définit : des repères, des principes non négociables, que l'on appelle valeurs, mais qui sont, en réalité, des appels à une identité que l'on partage (d'où des déclarations comme « Je suis Charlie », « Je suis prof ») et qui singularise (la nation française, les racines européennes...). L'individualisme est donc une incompréhension de ce qu'est l'identité : car on peut être soi en partageant des caractéristiques avec d'autres (enseignant, Français...), tout en ne se réduisant pas à ces caractéristiques, qui peuvent confisquer ce que l'on a de singulier (en ce sens « la ménagère de 50 ans » n'existe pas). Comme le montrent ces deux ouvrages, l'identité est indissociable de questions morales (dignité, respect) et politiques car, si chacun a un droit égal à être soi, comment faire coïncider ces individualités en un tout – école, société, nation ? Pour les démocraties, le problème est la sécession individualiste, le repli sur soi et son réseau, dans un esprit de club qui ne peut être confondu avec la liberté, mais aussi l'injonction, en apparence séduisante, d'être soi, dans un refus de tous les assujettissements. Cet impératif, qui fut un vecteur d'émancipation, conduit également à la fureur de la performance et de l'évaluation. Héritée d'une morale anglo-saxonne de la confiance en soi, cette nécessité de « se réaliser » gomme ce que notre identité a aussi d'imposé, de

transmis, de légué, en bien comme en mal. Tout devrait être choisi et décidé, cette transformation du sujet en gestionnaire de sa propre existence amenant, en même temps qu'une tyrannie du bonheur (être soi, c'est être heureux et *vice versa*), une culpabilité d'un genre nouveau.

■ Laurence Devillairs

Michel Terestchenko

Les scrupules de Machiavel

JC Lattès, « Anima », 2020, 198 pages, 20 €.

■ « Nous ne pouvons pas accepter d'être dessaisis de notre avenir. » Telle est, selon Michel Terestchenko, la vigilance à laquelle nous sommes tenus. Car nos démocraties se sont rendues vulnérables par l'effet de lois qui, au nom de la sécurité ou de la santé, limitent voire bafouent les libertés fondamentales; ou plutôt se sont rendues indifférentes à cette législation potentiellement liberticide. Et c'est pourquoi le politique ne peut se défaire de l'inquiétude morale, ce que montre avec force cet ouvrage. « L'indifférence est le plus grand danger. » Elle fait s'absenter à soi-même, au bien qu'il me revient d'accomplir et de faire triompher, au mal qu'il m'incombe ici et maintenant de dénoncer, comme à la liberté qu'il m'appartient, en tant que citoyen, de défendre – même contre l'impératif de sécurité. En voulant

protéger, l'État s'arrogé toujours plus de pouvoir et la société s'en trouve, aujourd'hui déjà, transformée. On rejoindra ainsi l'auteur sur le fait que le télétravail met l'accent sur le résultat, donc l'évaluation et la notation permanentes. Mais pourquoi Machiavel, alors que Terestchenko paraît plus proche de Kant et de l'idée qu'en morale comme en politique, il y a des choses qui ne se négocient pas: la dignité, la responsabilité, le respect? Parce que Machiavel est le penseur de l'incertain et de l'imprévisible, de ce que les circonstances exigent de souplesse et de capacité à décider. Cette aptitude à faire face contredit tous les arrangements avec la fatalité et les renoncements à changer. Dans les domaines politique et éthique, ce qui doit occuper les consciences et guider les actes, c'est un « devoir de vigilance ». C'est le seul remède à l'indifférence qui conduit à accepter que tout soit permis et donc que tout soit avili.

■ Laurence Devillairs

Byung-Chul Han

L'expulsion de l'autre

Société, perception et communication contemporaines. Traduit de l'allemand (Allemagne) par Olivier Mannoni. PUF, 2020, 128 pages, 12 €.

■ Byung-Chul Han, philosophe à l'Université des arts de Berlin, mobilise des catégories logiques (parfois très abstraites)

du « même » et de l'« autre », de l'« identique » et du « différent », dans un style brutal. Elles servent sa critique d'une société néolibérale qui fait disparaître l'exposition à la douleur de l'expérience d'altérité des sujets, au profit de la productivité et de la gestion appliquées à tous les domaines de la vie. L'exploitation contemporaine n'est plus une aliénation mais une auto-optimisation : « Je m'exploite volontairement, dans la croyance que je me réalise » (p. 65). Avec l'hypercommunication numérique tout particulièrement, l'expulsion de l'autre débute par un rapport désincarné au monde et aux autres : une connexion ne fait pas une relation. Elle se poursuit par une culture du bien-être, incitant à consommer un « identique » non inquiétant (les notifications numériques). Elle s'achève dans une économie de l'attention qui envahit la poétique de l'attention, rendant toute chose proche, mais bannissant toute extériorité. Trois exemples : *Twitter* comme modèle d'une communication permanente mais qui n'est adressée à personne, *Facebook* comme profilage de soi plutôt que discussion avec l'autre et l'Internet non comme espace d'agir commun et communicationnel mais comme vaste exposition de soi. Le diagnostic est sans appel mais on reste sur sa faim quant à une réplique possible : comment soutenir une écologie de l'attention ? Par quelle politique et par quelles institutions soutenir une culture de l'écoute (p. 114) et du haut temps ouvert à l'autre ?

■ Jean-Philippe Pierron

Romain Mollard

William James

Vie et pensée. Kimé,
2020, 242 pages, 24 €.

■ Dans cette biographie de William James (1842-1910), Romain Mollard retrace le parcours d'un homme qui, toute sa vie durant, s'est livré à « la poursuite passionnée des vérités du multiple ». Le philosophe américain, frère du célèbre écrivain Henry James (1843-1916) et contemporain de Bergson (1859-1941) avec qui il partageait de profondes sympathies intellectuelles, reste jusqu'à aujourd'hui peu connu du public français. Auteur d'une œuvre pléthorique située à la croisée de la philosophie et de la psychologie et anticipant certaines intuitions développées plus tard par Husserl ou Freud, James fit preuve d'une curiosité scientifique extraordinaire, sans cesser de guerroyer contre le scientisme de son époque : en témoignent, entre autres, ses analyses remarquables du phénomène religieux développées dans son chef-d'œuvre *Varieties of Religious Experience* (traduit de façon partielle seulement dans *Les formes multiples de l'expérience religieuse*, Exergue, 2001), ou ses conférences, aussi accessibles qu'enthousiasmantes, sur le pragmatisme (*Le pragmatisme. Un nouveau nom pour d'anciennes manières de penser*, Flammarion, 2011). Tout le mérite de cette biographie, la première en français, est de nous faire rencontrer cet homme singulier et attachant, dont l'intelligence pétillante garde toute sa fraîcheur pour

le lecteur, plus d'un siècle après sa disparition. On regrettera cependant quelques maladresses d'écriture, et un travail éditorial laissant parfois à désirer.

■ Pierre-Louis Choquet

SOCIÉTÉ

Fabian Scheidler

La fin de la mégamachine

Sur les traces d'une civilisation en voie d'effondrement. Seuil, « Anthropocène », 2020, 624 pages, 23 €.

■ Si la civilisation occidentale était un patient, quel serait le diagnostic de sa maladie ? Fabian Scheidler, journaliste, historien et philosophe allemand, identifie quatre tyrannies qui enserrant le monde moderne : la violence physique, consolidée dans le pouvoir de l'État ; la violence structurelle du marché, soutenue par le droit de propriété ; le pouvoir idéologique, qu'il soit religieux, politique ou culturel, qui justifie et sublime le *statu quo* ; et, enfin, la pensée linéaire, cartésienne, qui enferme le réel dans des schémas simplificateurs. Scheidler fait le grand récit du développement de ce système pour en exposer les faces sombres. Parcourant les époques et les zones géographiques, il met à nu les mythes fondateurs de la démocratie libérale, exposant les rapports de force dans lesquels se déploie le marché. La dernière partie du livre est dédiée à la recherche d'autres

possibles, au-delà du capitalisme. Cet ouvrage stimulant ausculte les soubassements du « système » pour ouvrir des pistes de compréhension nouvelles. Parmi les analyses marquantes, on peut pointer celle des traumatismes massifs causés par des périodes de violence et le questionnement sur le caractère « antisystème » du christianisme à ses origines. On peut regretter les simplifications, inhérentes à un récit qui embrasse aussi large, qui rendent la critique finalement invérifiable. On s'étonne également de l'idéalisation d'un âge d'or préindustriel, censé incarner une forme plus aboutie de démocratie et d'égalitarisme. On retiendra tout de même la méthode, consistant non pas à proposer une autre voie systématique au capitalisme, mais à faire apparaître les marges de manœuvre collectives porteuses d'un pouvoir de transformation.

■ Louis Costa

Antoine Perraud

Le capitalisme réel

Ou la preuve par le virus.

La Découverte, « Petits cahiers libres », 2020, 250 pages, 15 €.

■ Trente ans après la chute du Mur et l'effondrement du système soviétique, on commence tout juste à mesurer le sens et les conséquences de ce bouleversement majeur. Antoine Perraud, dans cet essai stimulant, va encore plus loin. Il s'interroge sur la persistance de l'esprit du soviétisme et pose une

question iconoclaste: est-ce que le capitalisme inégalitaire et oligarchique d'aujourd'hui ne reproduirait pas des traits caractéristiques du monde de Staline et de Brejnev? Pour étayer sa démonstration, l'auteur passe en revue divers événements des dernières décennies. Il souligne notamment la similitude des réactions des autorités politiques face à des catastrophes sanitaires: les Soviétiques au moment de Tchernobyl, les Occidentaux lors des débuts de la pandémie de coronavirus. Dans les deux cas, ce fut un refus de reconnaître une réalité qui bousculait la bureaucratie au pouvoir et la diffusion d'informations biaisées ou tronquées. Toutefois, le point majeur de convergence entre ces systèmes apparemment opposés est l'accentuation des inégalités entre une minorité qui détient richesses et pouvoir et le reste de la population qui se bat pour sa survie. En se référant à des penseurs du XX^e siècle, Hannah Arendt, Karl Polanyi ou à des utopistes d'aujourd'hui, Perraud clôt son livre sur une note d'espoir: la recherche du bien commun permettra peut-être à l'humanité de sortir du piège dans lequel l'enferme un capitalisme aux tendances totalitaires.

■ Antoine de Tarlé

Pierre Crétois

La part commune

Critique de la propriété privée.
Éditions Amsterdam,
2020, 220 pages, 16 €.

■ Faut-il conserver à la propriété privée son caractère de droit fondamental tel qu'il est affirmé dans la Déclaration des droits de l'homme et du citoyen? C'est ce que Pierre Crétois remet en cause dans un petit livre qui est une excellente synthèse des discussions autour de la propriété privée en Occident, dans le prolongement de l'approche de John Locke (1632-1704). La conception de la propriété privée comme droit absolu à pouvoir disposer de ses biens sans entraves est problématique à divers égards. Elle se heurte en particulier à la nécessité de faire droit aux conditions d'accès de tous à une vie digne et, pour y parvenir, il est utile de reconnaître plutôt les faisceaux de droits qui permettent d'organiser les rapports sociaux. Une perspective fructueuse, dans un monde marqué par les limites planétaires et l'accroissement des inégalités de revenus et de ressources, consiste à réfléchir en termes de droit d'accès aux conditions de l'accomplissement effectif de soi; cette perspective est défendue en particulier par les tenants d'approches comme celle des capacités (Amartya Sen, Martha Nussbaum) ou des communs (Elinor Ostrom): elle permet de souligner la part commune de toute propriété privée et la nécessaire subordination de cette propriété à des valeurs plus essentielles.

■ Cécile Renouard

Bernard Gannier

Chefs d'entreprise, ce que le monde attend de nous

Alisio, 2020, 272 pages, 20 €.

■ Cet ouvrage ne propose pas de grande théorie sur le capitalisme, mais des remarques pertinentes tirées de l'expérience d'un responsable de PricewaterhouseCoopers (PwC), réseau international d'entreprises d'audit et de conseil. Bernard Gannier porte un regard lucide sur les errements du système économique mondialisé : affaiblissement des organismes multinationaux (Fonds monétaire international, Banque mondiale, Organisation mondiale du commerce) et montée en puissance d'un jeu bilatéral cynique au profit des États les plus forts et des entreprises multinationales dominantes (Gafam et autres corsaires au service de la Chine, de l'Inde ou des États-Unis) ; écart abyssal des revenus et des patrimoines ; États Providence exténués, voire qui agonisent comme des pantins désarticulés. L'auteur – plus proche des analyses critiques de l'économiste Michel Aglietta que du libéral cynique Milton Friedman – épingle avec raison la tendance des États les plus puissants à imposer leur législation, non seulement aux filiales étrangères des entreprises dont la maison mère est sur leur sol, mais également aux pays qui désirent commercer avec eux. Face à ce monde écroulé, l'entreprise ne doit pas être considérée comme le problème, mais comme la solution, prétend Gannier. Ce que

le monde attend des chefs d'entreprise, selon l'auteur, c'est, d'abord, ce qui relève de l'objectif propre de l'entreprise, qui est de stimuler la productivité globale de ses partenaires et, par conséquent, du pays. Mais c'est aussi ce qui relève du long terme bien compris, au premier chef l'intégration des capacités de tous, et en particulier des relégués de l'école. Le ton de l'ouvrage, *success story* personnelle, sorte de témoignage à la sauce PwC, tout agaçant soit-il, ne doit pas cacher les apports d'expérience qu'il recèle.

■ Étienne Perrot

François Gemenne

On a tous un ami noir

Pour en finir avec les polémiques stériles sur les migrations. Fayard, 2020, 256 pages, 17 €.

■ Mission impossible. Pour renverser les perceptions négatives de l'immigration, le chercheur fait feu de tout bois. Il invoque les principes de justice et d'injustice, estimant qu'être né du bon côté de la frontière est un privilège. Il insiste sur sa conviction profonde : fermer les frontières ne sert à rien, car les migrations sont un phénomène inéluctable. Pis, la fermeture renchérit le coût du passage et crée un *business* malsain. Très critique des politiques migratoires, il les attribue à l'ignorance, au cynisme et surtout à la lâcheté des gouvernants de tous bords, sous emprise de l'extrême droite. Il s'attelle ensuite à un travail

bien différent : mettre en relief les caractéristiques réelles de l'immigration et balayer les idées reçues. Tantôt, il fournit des chiffres, dont les plus intéressants se rapportent au profil socio-économique des migrants et à leur investissement dans un projet migratoire, à rebours du cliché sur la misère du monde ; tantôt, il ouvre une discussion – trop rapide – sur le racisme, les discriminations, l'islam, l'idéal français d'intégration. Sa grille d'interprétation ne varie pas : l'immigration est un bien pour le pays mais nous gâchons nos chances et celles des immigrés. « Rien n'y fait. » Pourquoi ? Il faut attendre la fin de l'ouvrage pour que s'entrouvrent des fenêtres d'explication. L'ambiguïté du multiculturalisme et son déclin, comme l'attachement à un récit national patrimonial méritaient plus ample discussion. Entretemps, François Gemenne est tombé de sa hauteur de chercheur pour livrer deux chapitres alarmants sur les réfugiés climatiques et le naufrage du droit d'asile.

■ Sylvie Koller

M O N D E

Sergueï Medvedev

Les quatre guerres de Poutine

Ce que la Russie nous prépare.

Traduit du russe par Galina Ackerman. Buchet-Chastel, 2020, 400 pages, 24 €.

■ Les courts essais rassemblés dans cet ouvrage ont été écrits par

cet historien et politiste entre 2012 et 2017, après le tournant autoritaire pris par Vladimir Poutine, à l'heure des guerres en Ukraine et en Syrie et de l'annexion de la Crimée. Il y traite dans un style propre aux publicistes russes, souvent avec ironie, des grandes questions politiques et sociales qui traversent son pays. Dans un plaidoyer libéral, il blâme une conscience nationale infantile, une citadelle qui se sent assiégée et qui s'oppose à l'Occident ; il dénonce la corruption des élites et l'apathie de la société, son conservatisme et sa culture militaro-patriotique, mais surtout la violence – violence d'État, violences sociales et violences sexuelles. Les quatre « guerres » menées par l'État, annoncées par le titre du livre en français, donnent une certaine unité à l'ensemble : guerres pour le contrôle de l'espace, des symboles, des corps et de la mémoire. Les observations de l'auteur se nourrissent de renvois au passé lointain de la Russie, de références à la littérature et au cinéma russes. Ses souvenirs de son passé soviétique ou son témoignage de jeune adulte le jour du putsch d'août 1991 donnent un accent personnel à son récit. Certains essais, presque surréalistes, sont particulièrement réussis, comme le dernier qui met en scène, auprès de manifestants sur la place Pouchkine en 2015, un décembre (un de ces officiers libéraux qui fomentèrent un coup d'État en 1825) : « c'est un pays où tout change chaque année et rien ne change pendant des siècles », clame le héros. Faut-il donc le croire ?

■ Kathy Rousselet

Daniel Meier

La frontière au-delà des cartes

Sécurité, migration, mondialisation.
Le Cavalier bleu, « Idées reçues »,
2020, 160 pages, 20 €.

■ La Covid-19 n'est pas à l'origine de l'enjeu des frontières. Elles ont toujours constitué un enjeu stratégique et politique majeur que la crise sanitaire n'a fait que mettre en lumière. Daniel Meier fournit au lecteur curieux, profane ou expert, une synthèse éclairante sur cette question géopolitique, prégnante en tout point de la planète, qui affecte la marche d'un pays dans sa politique intérieure comme dans sa politique extérieure. Divisé en trois parties, le livre explique les concepts que charrie la notion de frontières, les défis que celles-ci créent, leurs acteurs, leurs enjeux. Une place singulière est faite à l'empreinte laissée par les anciennes colonies européennes. L'actualité (conséquences des épidémies, rôle de l'État, usines de montage frontalières sans droits de douane [*maquiladoras*] entre le Mexique et les États-Unis, essor des populismes en Europe, espace méditerranéen, etc.) gagne en lisibilité. Les frontières humaines, terrestres, maritimes et aériennes sont scrutées au prisme des questions migratoires, de la construction européenne, de la mondialisation néolibérale et du legs euro-colonial en Afrique, en Asie et en Amérique latine. La frontière est rarement univoque : elle est plutôt équivoque, ambivalente. Bien comprendre l'origine, la nature et

l'interprétation des frontières est le défi central au XXI^e siècle.

■ Philippe Boulanger

Patrick Desbois (dir.)

Les larmes du passeur

Au cœur des missions pour sauver les esclaves yazidis.
Avec la contribution de Costel Nastasie. Préface de Beate et Serge Klarsfeld. Éditions du Rocher, 2020, 196 pages, 17,90 €.

■ Ce livre unique témoigne des horreurs du génocide perpétré par Daech, depuis août 2014, contre la minorité religieuse yazidie vivant au nord de l'Irak. Dans le district de Sinjar, des familles entières sont exécutées et jetées dans des fosses communes. Des milliers d'enfants et de femmes sont kidnappés pour devenir des soldats ou des esclaves sexuels. À partir d'enquêtes menées sur le terrain, cet ouvrage, complété de cartes, d'un lexique et de photos, recueille seize récits d'évasion et s'achève par un épilogue. Ses héros sont chauffeur de taxi, marchand de pneus, avocat, informaticien, concierge, éboueur, journaliste... Ils attestent de l'engagement d'hommes et de femmes « ordinaires » contre la barbarie. « Ali » (c'est un nom de code) travaille dans un salon de thé le jour et, la nuit, organise des évasions d'enfants, de femmes ou d'hommes captifs de Daech. « Khaleel » coordonne au téléphone leur exfiltration avec ses équipes d'informateurs, de chauffeurs et de coordinateurs

locaux. « Noor » met clandestinement son travail de gynécologue dans un hôpital de Mossoul au service d'un réseau de sauvetage de femmes yazidies. Tous ces passeurs qui ont des motivations morales, pour la plupart, sont musulmans, kurdes ou yazidis. Ces témoignages, absolument inédits, permettent, au milieu de l'humaine folie, de garder foi en l'homme. Le père Patrick Desbois et Costel Nastasie continuent de documenter le génocide yazidi et d'accueillir les survivants au Moyen-Orient, avec leur association « Yahad in Unum » (« Retour à la vie »).

■ Yves Leclair

QUESTIONS RELIGIEUSES

Charles Mercier

L'Église, les jeunes et la mondialisation

Une histoire des JMJ. Bayard, 2020, 536 pages, 21,90 €.

■ Alors que la sécularisation touche durement les sociétés occidentales, les diverses Journées mondiales de la jeunesse (JMJ) organisées par Jean Paul II font figure d'« événement », à plusieurs titres: rassemblant des millions de participants, physiquement ou au moyen de la télévision, elles sont l'occasion d'une exceptionnelle coopération avec les pouvoirs civils de la ville d'accueil et avec les médias, et sont ainsi porteuses d'une mémoire collective pour toute une génération. Née en 1984, la JMJ est célé-

brée vingt fois sous le pontificat de Jean Paul II (dont huit sous la forme de rassemblements internationaux) et connaît des évolutions successives, qui tiennent aussi bien aux acteurs impliqués dans l'organisation qu'aux pays qui accueillent l'événement. L'étudier, c'est entrer dans une histoire globale, où le catholicisme apparaît comme un réseau multipolaire, la JMJ reposant à la fois sur des contextes nationaux spécifiques et sur des dynamiques transnationales, que l'Église saisit pour porter son message. De Rome à Toronto, en passant par Częstochowa, Manille ou Paris, cet ouvrage passionnant nous fait revenir sur la genèse et les raisons du succès de la JMJ, tout en donnant à voir la gouvernance à l'œuvre dans cet événement d'Église: les « nouveaux mouvements », très mobilisés aux côtés du Conseil pontifical pour les laïcs au départ, s'effacent peu à peu au profit des conférences épiscopales nationales. La JMJ, par son aura médiatique et la collaboration avec le pouvoir civil, remet en question la marginalisation supposée de l'Église dans la société civile.

■ Clarisse Tesson

Thomas de Gabory

Tu étais malade et je t'ai visité

Médecine, guérison et salut.
Postface de Bruno Cadore.
Cerf, 2020, 168 pages, 15 €.

■ Médecin, prêtre dominicain, philosophe et théologien, Thomas

de Gabory mobilise ces quatre qualifications pour offrir un panorama stimulant sur ce que « prendre soin » veut dire. Alors que les textes les plus anciens de la Bible invitent à la méfiance à l'égard du médecin, le Siracide, minutieusement analysé, associe celui-ci à l'œuvre divine. Il n'est plus un concurrent de Dieu, mais un collaborateur. De leur côté, les évangiles mettent fin définitivement à la doctrine de la rétribution : la maladie ne résulte en rien d'une quelconque faute. On ne sera pas surpris par l'importance donnée à la parabole du Bon Samaritain, si riche pour comprendre, d'une part, le soin en un sens séculier et, d'autre part, la manière dont le soin préfigure le salut espéré, en un sens religieux. La vocation médicale surgit de la compassion, non celle qui se laisse engluier dans un registre purement émotionnel, mais celle qui s'élève au rang d'une vertu poussant à l'action. On peut trouver un peu rapide le jugement de l'auteur sur l'empathie et la juste distance, assimilées à une certaine froideur (p. 122), mais ce n'est qu'un détail. La promesse du sous-titre est parfaitement honorée : médecine, guérison, salut sont des notions clairement distinguées, en particulier dans la figure de Jésus, avant d'être judicieusement articulées. Ainsi, l'office du médecin n'est pas uniquement la guérison, mais d'abord le soin, car tout n'est pas guérissable et notre condition est d'abord mortelle. Le soin et la guérison elle-même sont le signe d'un salut déjà commencé ici-bas.

■ Jacques Ricot

Yves Chiron

Françoisphobie

Cerf, 2020, 352 pages, 20 €.

■ Les attaques contre le pape François provenant de l'intérieur de l'Église, y compris de cardinaux, contrastent avec la popularité dont il bénéficie à l'extérieur. L'historien Yves Chiron propose un parcours de diverses « affaires » qui ont défrayé les chroniques médiatiques. Une attention particulière est donnée au cas de Mgr Carlo Maria Viganò qui apparaît de plus en plus comme le « Grand Accusateur ». En dépit des apparences, les accusations de « rupture » à l'égard de ses prédécesseurs ne reposent sur aucun fondement. L'auteur s'efforce de montrer que François n'est en aucune façon un « novateur » mais un « continuateur », que ce soit à propos de la réforme de la Curie, de la discipline ecclésiale (ordination presbytérale d'hommes mariés, voire de femmes) ou des doctrines morales (contraception, avortement, euthanasie, etc.). La démonstration repose sur une riche documentation, en particulier les nombreux sites « vaticanistes » peu connus en France. Il aurait été intéressant de prolonger l'analyse en montrant que la continuité sur le contenu (comment pourrait-il en être autrement ?) fait ressortir par contraste la nouveauté dans le « style ». Une parole personnelle, imagée et directe ouvre au dialogue, bien plus qu'un discours « dogmatique ». L'important est que, sur les questions abordées, des débats

s'instaurent, loin des polémiques stériles et fastidieuses.

■ François Euvé

Sylvain Brison

L'imagination théologico-politique de l'Église

Vers une ecclésiologie narrative avec William T. Cavanaugh.

Cerf, « Cogitatio Fidei », 2020, 352 pages, 30 €.

■ Sylvain Brison présente ici la thèse de William T. Cavanaugh (« l'Église est un corps politique *sui generis*, formé par l'eucharistie »), en se centrant sur la notion d'imagination, que le théologien américain emploie, mais travaille peu pour elle-même. L'imagination est définie comme « capacité qu'a l'esprit humain de formuler des systèmes et des modèles qui interprètent le monde et la réalité », grâce auxquels nous pouvons comprendre et orienter notre vie. Or, l'eucharistie déploie une imagination et celle-ci, grâce au récit dans lequel elle s'inscrit, donne consistance au corps de l'Église, « corps politique qui rend visible et opérante l'imagination du royaume de Dieu ». La thèse est présentée avec brio, l'auteur parvenant à rendre raison de belle manière de cette notion d'imagination en l'articulant à celle de récit (avec un appui sur Paul Ricœur). Une question se pose, cependant, peu abordée dans l'ouvrage : quelle relation l'Église entretient-elle avec l'imagination

qui la porte et lui donne forme ? À mon sens, elle ne peut présenter cette imagination comme une positivité dont elle aurait la maîtrise, car elle est elle-même pécheresse et violente. En fait, elle imagine un autre monde quand son propre péché, sa propre violence sont traversés. En ce sens, l'imagination dont elle vit lui *échappe*. Et c'est dans la mesure où elle accepte cela qu'elle porte de manière juste cette reconfiguration du monde ; sinon, elle entrerait elle-même dans un jeu mondain. Pour l'auteur, la forme narrative de l'imagination ecclésiale suffit à la garder d'une telle dérive, grâce au « garde-fou herméneutique ». Mais la forme narrative et le consentement à l'herméneutique préservent-ils à eux seuls de la suffisance ?

■ Étienne Grieu

**Jacqueline Chabbi
et Thomas Römer**

Dieu de la Bible, Dieu du Coran

Dialogue. Entretiens avec Jean-Louis Schlegel. Seuil, 2020, 304 pages, 22 €.

■ Dans cet ouvrage qui approche les textes fondateurs des grandes religions monothéistes par le biais de l'histoire, Jean-Louis Schlegel s'entretient successivement d'abord avec Thomas Römer, spécialiste suisse d'origine allemande, mondialement reconnu, de l'Ancien Testament, puis avec Jacqueline Chabbi, chercheuse française qui

pose sur le Coran un regard anthropologique. Dans les quatre premiers chapitres dédiés à la Bible, Römer nous présente successivement comment YHWH est passé progressivement d'un dieu local de l'orage au Dieu unique d'Israël, comment la chronologie biblique depuis les patriarches jusqu'aux rois d'Israël est fictive et comment comprendre les textes qui en relèvent, comment la Bible a été écrite et quelle a été l'influence des empires environnants sur sa rédaction. Dans les cinq chapitres suivants, dédiés au Coran, Chabbi nous présente l'origine d'Allah, de quelle manière on peut parler d'alliance dans le Coran, comment comprendre les relations avec le texte biblique, l'identité de Muhammad, comment

le Coran a été écrit et la naissance des *hadiths*. L'ouvrage se conclut alors par une brève discussion entre les différents interlocuteurs, mais il n'offre pas de véritable perspective comparative, comme son titre le laisserait penser. Cet ouvrage d'entretiens, très accessible, est, comme la plupart de ceux de ce genre, un « apéritif » : il introduit à la pensée des interlocuteurs et donne envie de creuser. Pour ce faire, on peut bien sûr renvoyer aux ouvrages de ces auteurs. Pour le Coran, on complètera avantageusement l'approche de Chabbi par celles proposées par les contributeurs du premier volume du *Coran des historiens* (Cerf, 2019 ; voir *Études*, n° 4272, juin 2020, pp. 115-117).

■ Jean-Marc Balhan



Retrouvez les recensions sur www.revue-etudes.com
Chaque mois, des idées de lectures à partager et à commenter.

Pour rester encore dans l'actualité éditoriale, retrouvez aussi sur le site de la revue (en recherchant par le titre de l'ouvrage) :

- Luigi-Alberto Sanchi (*et al.*), *Les Lettres grecques*, par Michel Fédou
- David Goodheart, *La tête, la main et le cœur*, par Julio Schumacher
- Joseph Kessel, *Romans et récits*, par Cyprien Mycinski

AU SOMMAIRE DU PROCHAIN NUMÉRO :

- Côte d'Ivoire
- Anthropocène et éducation
- Catholiques américains en politique